

Wystan Hugh Auden

La Nef des fous

poèmes traduits de l'anglais par Chantal Bizzini

W.H. Auden écrit ces poèmes entre avril 1937 et juin 1941, au moment où il décide de quitter l'Angleterre, pour toujours, pense-t-il. Il souhaite aussi quitter le rôle de poète prophétique que lui a assigné la Gauche anglaise. Après avoir découvert les États-Unis en 1938, il s'y fixe au début de l'année 1939. Ces poèmes, qui montrent un travail d'une maturité et d'une dimension nouvelles, reflètent un plus profond changement encore, celui d'un retour à la foi, au sein de l'Église anglicane, fin 1940.

ATLANTIDE

Ayant décidé

D'aller en Atlantide,

Tu t'es rendu compte bien sûr

Que seule la Nef des fous

Fait la traversée cette année,

Car on prédit des vents

D'une force inouïe, ainsi

Prépare-toi à avoir

Un comportement absurde au point de

De passer pour l'un des Gars,

Paraître au moins aimer

Les alcools forts, les jeux de mains et le bruit.

Dussent les orages, comme il se pourrait,

Te laisser à l'ancre une semaine

Dans une vieille ville portuaire

D'Ionie, parle alors

Avec ses lettrés pleins d'esprit, des hommes

Qui prouvèrent qu'il ne peut exister

De lieu comme l'Atlantide ;

Acquiers leur logique, mais note

Comme sa subtilité trahit

Un chagrin énorme et simple ;

Ils t'apprendront ainsi les moyens

De douter de ce que tu pourrais croire.

Si, plus tard, tu atterris
 Parmi les promontoires de Thrace,
Où la nuit entière avec des torches
 Une race nue et barbare
Saute frénétiquement au son
D'une conque et d'un gong dissonant ;
 Sur ce rivage pierreux et sauvage
Déshabille-toi et danse car
 À moins de pouvoir
Oublier totalement
 L'Atlantide, tu ne
 Finiras jamais ton voyage.

Devrais-tu à nouveau venir à la gaie
Carthage ou à Corinthe, prends part
À leur gaité infinie ;
 Et si dans un bar une fille
Dit, en te caressant les cheveux,
« C'est ici, l'Atlantide, chéri, »
 Écoute avec attention
L'histoire de sa vie : à moins de
Connaître désormais
 Tout refuge contrefaisant
L'Atlantide, comment
 Reconnaîtras-tu la vraie ?

Supposant que tu échoues enfin
 Près de l'Atlantide, et commences
La terrible randonnée dans les terres
À travers les bois misérables et les Toundras
Gelés où l'on se perd aussitôt ;
Si, perdu alors, tu endures
 Partout le rejet,
 La pierre et la neige, le silence et l'air,
O rappelle-toi les morts illustres
 Et honore le destin que tu es,
Voyageant et tourmenté,
Dialectique et bizarre.

Avance, chancelant, et réjouis-toi ;
Et même si, ayant
Atteint le dernier col,
Tu fléchis, alors,
Toute l'Atlantide brillante
À tes pieds et que tu ne puisses y
Descendre, sois encore fier
Qu'il t'ait été donné
De regarder l'Atlantide
En une vision poétique :
Rends grâce et étends-toi en paix,
Tu as vu ta délivrance.

Tous les petits dieux domestiques
Se sont mis à pleurer, mais dis
Au revoir maintenant et mets à la voile.
Adieu, mon cher, adieu : puisse
Hermès, le maître des routes,
Et les quatre nains Kabiri,
Te protéger et te servir toujours ;
Et puisse l'Ancien
Te donner en tout ce que tu dois faire
Son aide invisible,
Et lever, cher, sur toi
La lumière de Son visage .

(*Atlantis* © 1945 by W. H. Auden)

ORPHÉE

Qu'espère accomplir le chant ? Et les mains avancées
À peu de distance des oiseaux, de tout ce qui est timide, charmant ?
Être étonné ou heureux
Ou plus que tout connaître la vie ?

Mais ceux qui sont beaux se satisfont des notes aiguës dans l'air
La chaleur suffit. O si l'hiver vraiment
S'y oppose, ainsi que le faible flocon de neige,
Que pourra le souhait, que pourra la danse ?

(*Orpheus* © 1937 by W. H. Auden)

LA CAPITALE

Quartier des plaisirs où les riches attendent sans cesse,
Attendent à grand prix que des miracles arrivent,
O petit restaurant où les amants se mangent l'un l'autre,
Café où les exilés ont établi un village malveillant,

Toi, avec ton charme et ton appareil tu as aboli
La rigueur de l'hiver et l'élan du printemps ;
Loin de tes lumières, le père outragé et répressif,
La monotonie l'obéissance aveugle, deviennent visibles.

Pourtant avec les orchestres et les regards, O, tu nous trahis
Nous faisant croire en nos pouvoirs infinis ; et l'innocent,
L'irrespectueux offenseur, tombe en un instant
Victime des furies invisibles du cœur.

Dans les rues sans lumière tu caches l'effroyable ;
Des usines où les vies sont d'un usage temporaire
Comme les cols ou les fauteuils, des chambres où les esseulés cabossés
Lentement comme des galets, prennent des formes hasardeuses.

Mais le ciel, tu l'illuminés, ton éclat est visible au loin
Dans la sombre, l'énorme campagne gelée,
Où, suggérant l'interdit comme un oncle pervers,
Nuit après nuit tu fais signe aux enfants du fermier.

(The Capital © 1939 by W. H. Auden)

LA CROISÉE DES CHEMINS

Les amis qui se sont rencontrés et embrassés ici sont partis,
Chacun vers sa propre erreur ; l'un se dirige
Vers la renommée et se ruine en un mensonge tapageur,
Une torpeur villageoise retient l'autre,
Un mauvais endroit où mourir prend du temps :
Le carrefour vide brille au soleil.

Ainsi sur tous les quais aux croisées des chemins : qui sait,
O lieux de décision et d'adieu,
Vers quel déshonneur toute aventure mène ?
Quel cadeau d'adieu pourrait donner à cet ami protection ?
Orienté ainsi, son salut nécessite
Les Terres Mauvaises et la direction sinistre ?

Tous les paysages et tous les climats sont gelés de peur,
Mais personne n'a jamais pensé, disent les légendes,
Le temps impartit a rendu cela impossible ;
Car même les plus pessimistes fixent
À un an la limite de leurs erreurs.
Quels amis pourrait-il rester alors à trahir,
Quelle joie prendre plus de temps à expier ? Pourtant
Qui pourrait achever sans ce jour de plus
Le voyage qui ne devrait pas prendre de temps du tout ?

(The Crossroads © 1940 by W. H. Auden)

1^{er} SEPTEMBRE 1939

Je suis assis à l'une des gargotes
De la 52^e rue
Incertain et effrayé
Tandis qu'expirent les brillants espoirs
D'une décennie basement malhonnête :
Des vagues de colère et de peur
Circulent au-dessus des pays
Clairs et assombris de la terre,
Hantant nos vies privées ;
L'odeur tabou de la mort
Outrage la nuit de septembre.

Une recherche précise peut
Exhumer l'outrage entier
Qui depuis Luther jusqu'à maintenant
A rendu folle une culture,
Découvrir ce qui s'est passé à Linz,
Quelle imago énorme a fait
Un Dieu psychopathe :
Moi et le public savons
Ce que tous les écoliers apprennent,
Ceux à qui on fait le mal
Font le mal en retour.

Thucydide exilé savait
Comme on peut discourir
Sur la Démocratie,
Et ce que font les dictateurs,
Les absurdités d'un autre âge qu'ils adressent
À une tombe apathique ;
Il analysa tout dans son livre,
Les Lumières chassées,
La souffrance devenant la dépendance,
La mauvaise administration et la peine :
Nous devons les endurer toutes à nouveau.

Dans cet air indifférent
Où les gratte-ciel aveugles
De toute leur hauteur proclament
La force de l'Homme Collectif,
Chaque langue déverse concurremment
Sa vaine excuse :
Mais qui pourrait vivre longtemps
Dans un rêve euphorique :
Sortis du miroir ils fixent,
Le visage de l'Impérialisme
Et l'erreur internationale.

Les visages le long du bar
S'accrochent à leur jour ordinaire :
Les lumières ne doivent jamais s'éteindre,
La musique doit toujours jouer,
Toutes les conventions conspirent
À meubler ce fort
Comme un chez-soi ;
Sans cela nous verrions où nous sommes,

Perdus dans un bois hanté,
Enfants effrayés de la nuit
Qui n'ont jamais été heureux ou bons.

La plus stupide des ordures militantes
Que crient les Hommes Importants
N'est pas plus grossière que notre souhait :
Ce que ce fou de Nijinsky écrivit
Sur Diaghilev
Est vrai du cœur ordinaire ;
Car l'erreur reproduite dans l'os
De chaque femme et de chaque homme
Désire ce qu'elle ne peut avoir,
Non l'amour universel
Mais être l'unique aimé.

Depuis la nuit conservatrice
De la vie éthique
Les banlieusards en rangs serrés viennent
Répétant leur vœu matinal,
« Je serai fidèle à ma femme,
Mieux concentré sur mon travail, »
Et les gouverneurs impuissants s'éveillent
Pour reprendre leur jeu obligatoire :
Qui peut les relâcher maintenant,
Qui peut atteindre le sourd,
Qui peut parler pour le muet ?

Je n'ai qu'une voix
Pour défaire le mensonge plié,
Le mensonge romantique dans
Le cerveau de l'homme-de-la-rue sensuel,
Et le mensonge de l'Autorité
Dont les bâtiments tâtonnent au ciel :
L'État n'existe pas,
Et personne n'existe seul ;
La faim ne laisse pas le choix
Au citoyen ni à la police ;
Nous devons nous aimer l'un l'autre ou mourir.

Sans défense sous la nuit
Notre monde repose dans la stupeur ;
Pourtant, partout parsemés,
Des points lumineux ironiques
Clignent à l'endroit où les Justes
Échangent des messages :
Puissé-je, fait comme eux
D'Éros et de poussière,
Assiégé par les mêmes
Négation et désespoir,
Montrer une flamme assurée.

(September 1, 1939 © 1939 by W. H. Auden)